Grâce à Dieu, les loups sont maigres ici ; mais la faim les enhardit, ils courent *à la queue de chaque brebis.* Voulez-vous connaître l'effronterie de nos loups! L'un d'eux a voulu croquer un pasteur!... Le coup de dent fut mal donné, il se mordit la langue *ad majorem Dei gloriam.*

Allons, laissons les loups et parlons de nous. Ici nous ne voyageons que l'été, vu la distance de nos Missions. En hiver, nous étudions deux langues sauvages, la théologie de Lehmkuhl et nous faisons des sermons qui nous coûtent très cher; de plus, nous sommes sacristains, cuisiniers, bûcherons, etc.

Enfin, j'ai fini ; si ce rapport est sans mérite, j'aurai du moins le mérite de l'avoir fait par obéissance.

Agréez, très révérend Père, l'expression de mon dévouement filial.

Joseph GUINARD, O. M. I.

VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

LETTRE DU R. P. THOMAS AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Saint-Mary's Mission, 24 septembre 1896.

MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

« Je reviens de mes délices », c'est-à-dire de donner une mission chez mes sauvages, chez les meilleurs de mes sauvages, les Seachellts ou Sychelles, gens de la mer qui vivent sur les bords de l'océan Pacifique. Le départ avait été fixé au 7 septembre et le R. P. LEJEUNE, dans l'intérêt de la sténographie, devait m'accompagner. Sa Gr. Mgr DURIEU avait même daigné promettre aux sauvages qu'il viendrait nous rejoindre ensuite dans leur camp et passer une semaine avec eux. Le R. P. Supé-

rieur de Kamloops et moi, nous nous trouvions donc à Vancouver, le 7, tout prêts à partir. Mais le matin de ce même jour, le bateau sur lequel nous devions nous embarquer avait reculé devant les vagues et était rentré au port. Il annonça que le 8 au matin, à 6 heures, il quitterait Vancouver. C'était le mardi. Après avoir célébré pieusement la messe de la Nativité de la Sainte Vierge à Saint-Paul's hospital, hôpital catholique de la ville tenu par les Sœurs de la Providence; après avoir pris un petit déjeuner comme savent en servir les bonnes religieuses un peu partout, nous nous dirigeâmes vers le port, suivi du *steward* de l'hôpital, envoyé par la Révérende Sœur Supérieure pour porter nos bagages. A 6 heures et demie, nous quittions le port sur *le Comox*, malgré un brouillard très épais. Ce brouillard inspirait bien des craintes au capitaine, mais il avait reçu l'ordre de partir; il obéit. Nous nous engageons donc dans le détroit, guidés par la cloche d'alarme qui, depuis quelques jours, ne cessait de faire entendre un son lugubre, jour et nuit. On eût dit un glas funèbre, si bien que, l'avant-veille, le P. Lejeune, l'entendant pour la première fois, crut que quelqu'un était à l'agonie. « En voilà un, dit-il, qui met bien longtemps à mourir. » Notre steamboat, comme un enfant qui essaye ses premiers pas, marchait lentement. Il poussait encore trop loin l'imprudence, car nous avions à peine fait 3 milles dans le détroit, qu'un peu avant d'entrer dans le golfe de Géorgia, le bateau s'arrêta subitement. Un grattement assez prolongé nous apprit que nous étions sur les roches. Nous étions échoués; impossible d'avancer, impossible de reculer; c'était un naufrage. Les passagers s'en consolaient à leur manière. « Bon! dit quelqu'un qui avait dû boire autre chose que de l'eau la nuit précédente, j'ai ici une vieille bouteille de whisky, je ne l'ai pas encore

entamée ; il faut la *bouaire*. » Il agit en conséquence, la passant au voisin après avoir donné l'exemple, nous respectant assez cependant pour ne pas nous en offrir. Deux sauvages protestants de fort Simpson se donnaient l'accolade pour se consoler. Cependant, la marée baissant et le steam-boat penchant de plus en plus sur le côté, on finit par évacuer *le Comox;* on mit les chaloupes à l'eau. Les dames descendirent les premières et furent conduites à terre. Bientôt tous les passagers, au nombre de soixante-quinze ou quatre-vingts, eurent quitté le bateau. La plupart d'entre eux ou d'entre elles s'occupèrent à passer le temps, faisant des calembours que l'on ne trouve jamais dans la bouche de gens qui se respectent. Ceci soit dit pour vous donner une idée des blancs qui entourent nos sauvages. Une déclaration constatant que le naufrage n'est pas dû à la maladresse du capitaine ni de l'équipage, mais bien au brouillard, est composée en anglais par le R. P. Lejeune, signée par lui, le P. Thomas et tous les passagers. Nous rentrâmes ensuite tous les deux à Vancouver, visitant en passant le parc Stanley que vous avez visité vous-même autrefois, et remerciant la divine Providence de nous avoir fait échapper à la mort. Pour mon compte, j'attribuai mon salut à la Très Sainte Vierge. Car enfin nous aurions pu périr, le bateau aurait pu se fendre en deux... En attendant que le dommage fût réparé, ce qui devait prendre presque deux jours, nous goûtâmes un peu malgré nous à ce que saint François de Sales appelle quelque part : *l'océan de patience*. En prévision des retards du *Comox*, j'avais été nommé, par Monseigneur, remplaçant provisoire du curé de Vancouver, absent pour quelques jours. J'invitai donc le R. P. Lejeune à venir à la cure où je l'installai dans la plus belle chambre après celle de l'évêque, celle réservée au « chief justice » de toute la

province de la Colombie Britannique : M. Davy, un converti du protestantisme, aujourd'hui catholique excellent et très instruit, vivant à Victoria, mais venant assez souvent à Vancouver pour les gros procès. Là, dans cette chambre, en moins de deux jours, quinze à vingt pages de catéchisme chinook furent composées et quelques nouveaux abonnés au *Kamloops Wawa* furent inscrits. Même pendant le temps de la récréation, nous ne perdions pas notre temps. Le P. Lejeune essaya d'apprendre le chinook à Parley, le perroquet de la cure : « *Klarawiam*, hé, dis donc *Klarawiam.* » La pauvre bête avait l'air de ne pas comprendre. On lui parla anglais : « *Say Klarawiam.* » Le perroquet nous regarde d'un air étonné et nous tourne le dos, criant de sa voix courroucée : « *Parley wont dinner;* Parley veut dîner. » Pas de succès.

Les journaux du jour avaient raconté le naufrage du *Comox*, et les Sœurs de l'hôpital Saint-Paul, nous croyant plus à plaindre que nous ne l'étions en réalité, avaient fait des prières pour les deux missionnaires qui leur avaient dit la messe le matin même. Ne sachant pas que nous avions échoué si près de la ville, elles pensaient que nous rentrerions tard dans la soirée, et avaient donné l'ordre au *steward*, gardien de nuit, d'avoir bien soin de nous à notre retour. Elles nous avaient préparé deux chambres, et, autres vierges sages, elles avaient même laissé des lampes allumées sur nos tables. Que la Reine des anges les récompense de leur charité si sincère et si religieuse ! Le mercredi matin, j'allai leur dire la sainte messe et, en même temps, prendre dans les filets du confessionnal, un matelot breton, récemment amené à l'hôpital, qui n'avait pas nettoyé « la cabine de sa conscience » depuis bien longtemps, comme il le disait à qui voulait l'entendre. Le P. Lejeune resta à dire la messe chez les Sœurs de Sainte-Anne et donna la communion à deux

dames que j'avais confessées la veille au soir. Dans la journée du mercredi, nous téléphonâmes à Monseigneur, à New-Westminster, 15 milles de distance, lui disant que le *Comox*, dont on remplaçait l'hélice dans le port, partirait le soir à 7 heures. Un peu avant le temps, avec la ponctualité qui lui est connue, Mgr Durieu arrivait et nous montions sur le steam-boat. Une heure auparavant, vingt-six chasseurs sychelles et tlaiamines, envoyés par le *wachman* de l'Eucharistie, prévoyant un accident du bateau, arrivaient de leur village, distant de 40 milles, avec deux canots pour nous emmener avec eux. Monseigneur préféra le steam-boat, croyant que nous arriverions plus tôt; nous arrivâmes plus tard, car notre bateau, n'osant avancer beaucoup pendant la nuit, nous laissa dormir dans le golfe, sur les bagages, et n'arriva en vue du village seachell que vers les 10 heures, le jeudi matin. Les Seachellts, Tlaiamines, Toos et Tocqs comptaient sur nous. Aussi, à peine eurent-ils, de leurs yeux perçants, aperçu nos barbes sur le pont du *Comox*, qu'ils commencèrent la canonnade, mais une canonnade bien nourrie, faisant résonner les échos d'alentour de coups presque interminables. Ils lancèrent vite à la mer quelques-uns de leurs plus gros canots pour nous prendre et nous amener chez eux. Alors commença cette longue et touchante cérémonie du *serrement* des mains; tous défilant en ordre et en ligne comme un régiment d'infanterie, d'abord les hommes, les vieux, les jeunes; puis les femmes, les vieilles, les femmes mariées, les jeunes filles. Vinrent ensuite les petits garçons, puis les petites filles, tous s'inclinant, se mettant à genoux devant Sa Grandeur pour lui baiser l'anneau. Pendant ce temps-là, sauvages et sauvagesses chantaient le chant de bienvenue à l'évêque et le canon continuait à être de la partie. Monseigneur nous donna ensuite sa bénédiction;

tout cela se passait sur le bord de la mer, c'était beau! Les blancs, impies ou protestants pour la plupart, contemplaient le tableau du haut du pont du steam-boat. Celui-ci semblait ne pas pouvoir se décider à quitter la place. Tous ces étrangers étaient forcés d'avouer que notre sainte religion est bien puissante pour avoir attiré là, en un seul et même endroit, tous les sauvages qui vivent, entre Seachell et Romalko, sur une étendue de plus de 80 milles. Ils oubliaient peut-être que si les PP. Durieu, Le Jack, Marchal, Chirouse... et autres n'avaient autrefois dompté ces natures sauvages, ils ne pourraient pas, eux blancs, voyager en sûreté le long de ces côtes couvertes de forêts épaisses où il serait si facile à un meurtrier sauvage de se soustraire à la poursuite des policemen de S. M. la reine d'Angleterre.

Mais revenons à nos moutons. Après avoir reçu la bénédiction de l'évêque, les sauvages se sont empressés de porter nos valises à la maison du prêtre, où nous commençâmes par nous revêtir de la soutane, notre costume ecclésiastique; une heure après, à 11 heures, à l'ouvrage! Le *tintinman*, ou réglementaire, sonne la cloche; tous, hommes, femmes et enfants, Seachellts, Tlaiamines, Tloos, Toqs se rendent à l'église pour entendre la parole du Grand Chef d'en Haut, et le P. Thomas donne le sermon d'ouverture, terminant en publiant le règlement du reste de la journée. Il est dans sa paroisse; à lui donc de sermonner ses paroissiens, de leur mélanger le sel et le sucre, d'essayer de convertir les *hard cases*, de tailler les plus rétifs et les plus pointus, de perfectionner les moins parfaits et de polir ceux qu'un nouveau venu, jugeant d'après la première impression, appellerait les *plus que parfaits*. Entreprise difficile que j'essayai cependant de poursuivre pendant dix jours, tout en me formant moi-même dans les sermons du matin et du soir, dans les

longs catéchismes et les allocutions improvisées au Saint Sacrement tous les soirs pendant la bénédiction, les baptêmes, etc., et pendant les confessions qui me prirent deux longues journées. Monseigneur ne perdit pas son temps. Pour dire la vérité, c'est lui qui dirigeait la mission, fixant le règlement, traçant aux wachmen leur chemin, leur ligne de conduite, assistant aux catéchismes, faisant répéter mes sermons par les mieux doués des sauvages, en développant lui-même la morale et, don qu'il a reçu du ciel, communiquant à son auditoire sauvage « cet esprit chrétien et religieux » qui fait le vrai catholique. C'est un emporte-pièce que Mgr Durieu. Tantôt c'est le ton insinuant, doux, paternel, comme jamais patriarche, ce me semble, n'en a eu avec ses petits-fils et ses arrière-petits-fils. Plus souvent, il est terrible, mais toujours naturel; son regard semble lancer des éclairs, le geste parle... et le pauvre sauvage, le coupable qui est là à genoux devant lui se confond en actes d'humilité, de contrition, de ferme propos. Il passerait par le feu, s'il le fallait, pour exécuter ce que lui dit son évêque. Pendant cette mission, Monseigneur a établi parmi les Seachellts, dans chaque famille sans exception, la dévotion à Notre-Dame de Lorette, dévotion établie en œuvre diocésaine, par ordonnance épiscopale, pour l'entretien du nouveau petit séminaire de New-Westminster. Pour être de cette œuvre, il faut faire quelque sacrifice d'argent.

Le P. Lejeune ne fut pas oisif; captif toute la journée dans la maison du prêtre, entouré de deux sauvages des mieux instruits, il avait à prendre en sténographie, sous la dictée de ses deux aides, tout le catéchisme, les prières et les chants en langue sychelle ; tout le catéchisme, les prières et les chants dans la langue tlaiamine, qui est toute différente de l'autre. Il parvint, cependant, à en

venir à bout, et bientôt mes sauvages de la mer pourront avoir leur livre de messe en sténographie, grâce au R. P. Lejeune. Grâce au R. P. Lejeune, ils pourront lire leurs prières à l'église, « tout comme les catholiques blancs de Vancouver ». Sans doute, les premières éditions ne seront pas parfaites ; il faudra corriger l'accent de bien des mots ; au moins, nous serons sur le chemin de la perfection. Une seconde édition, revue et corrigée, pourra être produite dans quelques années.

Malgré nos occupations, nous prenions à peu près chaque jour, tous les trois ensemble, un peu de récréation après dîner, nous promenant sur le bord de la mer, parlant de notre famille religieuse, de la Congrégation, de son chef, des vieux Pères, des jeunes, et de nos Missions. Nous circulions entre les cinquante ou soixante tentes des Tlaiamines, qui étaient là campées presque à portée des vagues, avec tout leur attirail. Nous allions visiter les malades et consoler les affligés, tout en examinant si l'ordre et la propreté régnaient dans les maisons et dans les tentes. Je dois ajouter qu'avant de nous procurer cette petite distraction, nous allions, suivant l'expression de Sa Grandeur, *dire bonjour au bon Dieu* et faire notre examen particulier devant le Saint Sacrement.

Parmi tous nos sauvages, il n'y avait qu'un ou deux infidèles, des Tlaiamines, les Sychelles étant tous baptisés. Je baptisai la dernière catéchumène à Pâques dernier. Depuis plus d'un an, elle demandait le baptême ; à Pâques, elle le demanda de nouveau, à genoux, en plein catéchisme, devant toute la tribu. « Mes enfants sont baptisés, dit-elle ; quelques-uns sont morts dans la robe de leur innocence et sont maintenant au ciel, dans la terre d'en haut. De plus, tous les gens de ma tribu prient ; il n'y a que moi qui sois en dehors de leur prière. Je

veux cependant n'être qu'un seul cœur avec eux (*Pala ke deskroualéounn ikt tomtom*). Je demande donc encore le baptême, afin de n'être plus en dehors de mes gens et afin d'aller voir un jour mes enfants dans la terre d'en haut. » Je procédai alors à l'examen d'usage : je demandai à l'assemblée si cette femme savait son catéchisme et ses prières, si elle avait eu une bonne conduite depuis qu'elle désirait le baptême. La réponse fut satisfaisante ; cependant, on lui fit connaître ses torts. On lui reprocha d'avoir voulu amener dans le camp un étranger, un métis, lui disant qu'il trouverait sa vie chez les Sychelles. De plus, elle était parfois colère à l'égard de ses enfants. Bref, je lui fis promettre de travailler à se corriger de ses défauts et je l'admis. Dire *non* eût été un crime ; moi qui suis catholique depuis mon enfance, prêtre du Seigneur et Oblat de Marie Immaculée, j'ai bien d'autres défauts que cela. Je la baptisai donc et, au lieu de s'appeler simplement *Tllakomatt*, elle s'appelle, depuis lors, *Thérèse ;* sa marraine est Thérèse *Koukuenékoloueutt*. Inutile de vous dire qu'elle était heureuse. Elle en a fait ensuite des visites au Saint Sacrement pour remercier le Grand Chef d'en haut de la grâce qu'elle venait de recevoir !

Je ne m'arrêterai pas ici, mon très révérend et bien-aimé Père, à vous raconter tous les exercices de la Mission ; tout se passa bien ; les fréquentes visites à l'église ne furent pas négligées. Il m'arriva, un jour, de surprendre une vieille contant tout haut ses peines à Notre-Seigneur, le priant tout haut, terminant sa visite par un cantique, qu'elle chantait seule à mi-voix, de sa voix chevrotante tout embellie par l'amour qui embrasait son cœur. Je ne vous parlerai pas non plus de nos belles cérémonies, vous avez pu juger vous-même comme elles sont touchantes. Chez les Sychelles, elles sont plus im-

posantes et plus solennelles que partout ailleurs, à cause de l'Océan qui leur donne un cachet de plus de grandeur et de beauté. Pour ne parler que de la cérémonie la plus simple et la plus usuelle dans le monde chrétien : le Saint Viatique, comme elle se fait bien ici ! A Pâques dernier, j'eus à porter le bon Dieu à une femme sychelle bien malade. On sonne la cloche. Aussitôt tous les sauvages du camp se rendent à la porte de l'église, où ils se mettent sur deux rangs ; les douze gardes d'honneur du Saint Viatique prennent leurs flambeaux à la sacristie, les allument et m'accompagnent à l'autel, où je prends le Saint Sacrement, et nous sortons de l'église. Au bas des marches, au milieu des rangs des fidèles, se trouvait la fanfare sychelle, composée d'une vingtaine d'instruments en cuivre. Ils attendaient le Roi, prêts à lui faire les honneurs. A peine Notre-Seigneur, porté par son prêtre, a-t-il paru qu'Eugène, le chef de la fanfare, donne le signal à ses hommes, qui immédiatement commencent à jouer leurs plus beaux morceaux. De plus, le *wachman* de l'Eucharistie avait donné le signal du départ, et tous ensemble, musique en tête, en bon ordre, les sauvages et les sauvagesses sur deux lignes, nous nous dirigeons vers la demeure de la pauvre malade. Jamais empereur romain a-t-il eu pareils honneurs ? J'entrai dans la maison, accompagné seulement des douze gardes d'honneur avec leurs flambeaux. Je donnai le Saint Viatique à la malade et lui administrai l'Extrême-Onction. Le tout fini, je sortis de la maison. Tous attendaient à la porte et, de la même manière que nous étions venus, nous retournâmes à l'église, célébrant en commun les louanges du maître de ces vagues qui venaient se briser à nos pieds et du propriétaire des grands bois qui abritent le village sychelle. *Regi sæculorum omnis honor et gloria.* Ne sont-ce pas là des imi-

tateurs des premiers chrétiens, je suis tenté de dire; de ces moines qui ont tant édifié l'Église dans tous les siècles chrétiens? Comme eux, ils prient; comme eux, ils défrichent. Oui, ce n'est pas l'ouvrage qui leur manque. Leur terrain est très ingrat; ils n'ont pas d'eau potable; il s'agit de la faire venir de 6 milles de distance dans la montagne. Ils ont déjà commencé; mais c'est un travail de géant: faire des conduits en planches, les monter là-haut, les placer, n'est pas un petit ouvrage. Leurs canaux en planches ne remontent pas assez haut et ne leur permettent d'avoir de l'eau de source que pendant une partie de l'année. Il s'agirait donc d'allonger les canaux et de creuser deux lacs sur le plateau au sommet de la colline. Ces lacs pourraient garder l'eau pendant l'été et, de plus, par la filtration, pourraient rafraîchir la colline, ce qui permettrait de la défricher et d'y faire des plantations, d'y établir des jardins. Ce serait superbe; les collines des Sychelles, dominant la mer, rappelleraient, par leur beauté et leur fertilité, les plus riches coteaux des « vieux pays ». Les amateurs pourraient même établir, dans le village, un jet d'eau qui jaillirait ses gerbes d'eau fraîche au-dessus des deux longs clochers de l'église de la place. Hélas! tout ceci est à peine un projet; mais qui sait? Les sauvages, de temps en temps, travaillent donc à ces canaux. En outre, cette année-ci, ils ont frayé, sur le bord de leur réserve, un chemin qui ferait honneur à un ingénieur des ponts et chaussées, abattant les arbres séculaires, déracinant les ronces, etc. Ce travail, ils le font pendant la journée ou deux de répit que je leur donne au milieu d'une mission, si la mission doit durer quinze jours ou trois semaines; mais, le plus souvent, ils font ces travaux pendant les quelques jours qui précèdent mon arrivée et suivent mon départ. Supposons que ce soit dans ce dernier cas,

voici leur règle de conduite : vous allez voir ici les Sychelles *at home*. Après la prière du matin, faite en commun et à haute voix, après le déjeuner, tous les hommes, *cor unum,* montent la colline, s'en vont dans le bois et se mettent au travail jusqu'à midi. A midi, ils entendent sonner l'*Angelus;* ponctuellement, tous ensemble tombent à genoux et prient la Très Sainte Vierge ; peu importe si quelques-uns sont tombés sur des épines ou sur un caillou aigu : c'est une petite mortification qu'ils sauront offrir à Marie, faisant en sorte que personne ne s'en aperçoive. Sans se donner de discipline et sans porter de cilice, ils connaissent déjà un peu la mortification pratique. Quelques-uns d'entre eux ont été détachés du groupe des travailleurs dans la matinée et envoyés pêcher du saumon pour toute la communauté, c'est-à-dire pour tout le village. On peut les apercevoir au large dans leur canot ballotté par les vagues. Ceux-là, comme les pionniers, au son de l'*Angelus*, ont tiré leur chapeau, parfois se sont mis à genoux au fond de leur esquif et saluent, eux aussi, l'Etoile de la mer. N'est-ce pas le cas de dire avec Byron : « *Ave, Maria*, sur la terre et sur les flots. » Leur prière finie, les pionniers descendent la colline ou reviennent du bois, tous ensemble, riant, jasant, se disant parfois des choses très spirituelles et très curieuses. Rendus à la maison, ils font honneur au saumon ou au chevreuil préparés par les femmes, mais sans omettre le *Benedicite* et les *Grâces*.

A la voix du gros Symphorien, celui que nous aurions appelé, au scolasticat, le *directeur des travaux manuels* et que nous appelons ici le *boss*, tous retournent à l'ouvrage, un peu lentement, car le travail du matin les a fatigués, et, de plus, les sauvages de la côte sont paresseux de leur nature. Pendant que les grands font les gros ouvrages, les petits garçons sont dans le bois, armés

d'une énorme scie, sciant des troncs d'arbres pour les vieux, les pauvres du village, afin que les vieillards puissent, eux aussi, si c'est en hiver, avoir leur veillée au coin d'un bon feu. Les petites filles, s'il en est besoin, ont été envoyées laver le linge des vieux et des vieilles, incapables de travailler. Parfois, un peu avant l'heure du dîner ou du souper, en regardant de bien près, on peut apercevoir une petite sauvagesse accompagnée de sa petite sœur, ou un petit sauvage accompagné de son petit frère, se faufiler le long des maisonnettes, un panier à la main. Ils ont un air mystérieux. On ne peut pas dire qu'ils vont faire un mauvais coup, car leur physionomie, au lieu de respirer la méchanceté, trahit une joie tout intérieure et toute spirituelle, qui menace même d'éclater ; non, ils n'ont pas l'air méchant. Les voilà qui entrent dans la maison d'une vieille ou d'un vieux incapables désormais d'aller à la chasse et à la pêche. Ils lui portent un morceau de saumon ou une grosse tranche de chevreuil, ou même un canard tout entier. Ce sera le pain quotidien du vieux et de la vieille. C'est ainsi qu'on habitue les enfants à la charité, je veux dire à la vie chrétienne, puisque l'Apôtre a dit que la charité est « la fin de la loi ».

Dans le courant de la journée, leur *wachman* les envoie aussi à l'église faire leurs visites au Saint Sacrement, à la Sainte Vierge et à saint Joseph. La sainte réserve n'y est pas ; mais ils savent que Jésus Eucharistie se trouve dans l'église de Sainte-Marie : c'est donc ici qu'ils se transportent par la pensée et qu'ils adressent leurs prières et leurs chants. « Qu'as-tu dit à la Sainte Vierge, ce matin ? demandai-je à un petit garçon devant tous les autres, que lui as-tu demandé ? — Moi, répondit-il, je lui demande qu'elle intercède pour moi auprès de son Fils, qu'elle me rende bon et qu'elle me fasse l'aimer au

moins autant que les saintes gens qui l'aiment le plus. — Et moi aussi, dit un autre. — Moi aussi, » reprend son voisin.

Le soir venu, c'est la prière, le chapelet en commun, suivi d'un cantique. Si quelqu'un, dans le courant de la journée, s'est oublié à donner aux autres le *sik tomtom*, « leur a rendu le cœur triste » par ses paroles, ses manières ou ses actes ; si les *wachmen* ont même découvert quelque faute plus grave, ne fût-ce qu'une faute du regard qui a trahi la pensée, le soir même, après la prière ou après souper, on sonne la cloche, tout le village se rend dans la maison du catéchisme et, là, les coupables font leur coulpe. S'ils omettent de dire toute la vérité, ce qui arrive rarement, les autres leur font tout dévoiler. Ils promettent alors de s'amender et, si la faute a été un peu grave, le *wachman* de l'Eucharistie, qui remplace le prêtre pendant ses trois, quatre, cinq mois d'absence, pour ce qui est du gouvernement, inflige la pénitence ; et, le lendemain matin, pendant la prière, vous pourriez voir quelqu'un ou quelqu'une, debout près de la table de communion, les mains liées derrière le dos. Tout cela maintient l'ordre, l'union, le *cor unum*.

Tels sont les Sychelles *at home*, mon très révérend et bien-aimé Père ; c'est l'Église de Corinthe, c'est l'Église d'Éphèse... ; et, si le vénérable Guillaume de Saint-Thiéry n'était pas mort, il pourrait écrire des Sychelles ce qu'il écrivait du premier couvent formé par saint Bernard : « Quiconque entrait dans cette maison se sentait entouré comme d'une atmosphère de paix toute céleste, et si profonde était l'émotion éprouvée, que, tombant la face contre terre, il rendait gloire à Dieu et confessait que le Seigneur était vraiment au milieu d'eux. S'unissant à cette sainte compagnie, ajoute-t-il, il y resta, ou, s'il en sortait, c'était pour publier partout le bonheur de ces

saints et déplorer sa mauvaise fortune de ne pouvoir toujours rester avec eux. » Je connais quelqu'un qui a pleuré d'émotion la première fois qu'il a été témoin des exemples de ces sauvages. Ils semblent être de vrais chrétiens. Faut-il s'étonner, après cela, qu'ils attirent l'attention d'à peu près tout le monde dans la Colombie Britannique ; aucune classe de la société qui ne connaisse le nom de *Sychelle*, qui ne les admire, même les impies, les protestants, je puis dire, même les ivrognes.

A Noël dernier, comme je me trouvais sur *le Comox* en route pour ma Mission, un blanc qui, bien sûr, devait apercevoir, sur le bord du golfe, les *arbores ambulantes* dont parle la Sainte Écriture, se mit à crier : « Les Sychelles sont les meilleures gens qui vivent et aient jamais vécu sur la terre. » Dans les canneries, pendant la saison de la pêche au saumon, on se les dispute, c'est à qui les demandera le premier ; ce qui leur permet de poser, aux propriétaires des canneries, des conditions souvent acceptées et très utiles pour préserver nos gens contre le whisky et autres dangers d'intempérance. Les autres tribus les admirent et se les proposent comme modèles, surtout quand ils peuvent les voir dans ces grandes réunions générales de sauvages que nous avons parfois dans ce diocèse. Ils les louent ; ils les considèrent comme la noblesse du pays. Mais eux, sans avoir cependant jamais lu *la Somme*, sont d'accord avec le Docteur angélique que : « Dieu n'a pas créé deux Adams, l'un de métal précieux de qui seraient les nobles, l'autre de boue, père des roturiers. »

Les Sychelles ne font guère de cas de l'estime qu'on leur témoigne, et, comme le remarquait aujourd'hui même le R. P. Supérieur, « ils ne sont pas fiers et ne se vantent pas de ce qu'ils peuvent avoir de bon ». En effet, ils ont des qualités ; ils font comme s'ils n'en

avaient pas, pour plaire à Notre-Seigneur Jésus-Christ ; ils semblent avoir compris la *viam sanctorum*. Si quelques-uns d'entre eux, il y a quelques années, ont fait des chutes déplorables pour s'être laissés étouffer par la fumée de l'orgueil, la plupart s'efforcent maintenant d'aller droit leur chemin et d'avoir pris pour devise : *Excelsior*. Ils portent bien leur nom. En en faisant l'étymologie, on trouve *sea* et *shell*, ce qui signifie : *coquille de la mer*. Or, c'est en ouvrant les coquillages que l'on trouve les perles, en fouillant dans le sable du rivage que l'on trouve des paillettes d'or. C'est ce qui peut expliquer pourquoi, mon très révérend et bien-aimé Père, sur la côte de l'océan Pacifique, vous possédez, avec la Congrégation tout entière, des *sea shells*, des pierres précieuses, des paillettes d'or. C'est parmi ces bons chrétiens que Mgr DURIEU, le P. LEJEUNE et votre humble sujet passèrent dix jours. Je ne vous dirai rien des Tlaiamines, ni des *milliers* de sauvages qui se trouvent sur la côte au nord de mes gens, et qui n'ont jamais vu un prêtre, *operarii autem pauci;* j'ai hâte de terminer cette longue lettre.

Arriva le jour du départ, de la séparation. Il avait été décidé que nous retournerions en canot jusqu'à Vancouver. De bon matin donc, un vendredi, nous nous rendîmes sur le rivage ; les sauvages, tous, nous entourent, nous faisant leurs adieux, nous serrant la main, nous disant de bonnes, très bonnes paroles, courant après nous, *sequuntur, post te canentes cursitant, hymnosque dulces personant*. Nous devons, enfin, monter dans le canot ; quand tout est mis en ordre, que nos vigoureux rameurs ont pris leur place, notre bateau se détache de la rive. Tous les Indiens sont sur le bord, Sychelles, Tlaiamines, Tloos, Toqs. Nous voyant partir, ils entonnent l'*Ave, maris stella*, le chantant gravement,

lentement, majestueusement, semblant prendre la mesure sur les vagues qui viennent battre la grève. Alors, dans le canot se fit un moment de profond silence. Le P. THOMAS avait de la peine à se retenir; Monseigneur lui-même était ému; nos rameurs nous donnèrent le temps de jouir. Notre canot s'éloignait tout à la douce, comme un coursier qui veut prendre son élan pour fournir une longue course. L'*Ave, maris stella* terminé, nos gens poussèrent trois hourras formidables, nous saluèrent enfin d'une salve de coups de canon, et, pendant que la fanfare jouait quelques-uns de ses plus beaux airs, nous gagnâmes le large. Le vent ne tardant pas à enfler la voile, nous eûmes vite fait les 40 milles qui nous séparaient de Vancouver, où nous arrivâmes à 4 heures du soir. Le soir, nous étions à New-Westminster. Mgr DURIEU était tout rajeuni; ce voyage lui avait fait du bien ; la joie de se retrouver parmi ses chers Sychelles, qu'il a trouvés autrefois tous sauvages, qu'il a civilisés, formés, de concert avec ses vieux missionnaires, semblait avoir influé sur sa santé. Je fus vite remis de mes fatigues, et, dès le lendemain, je retournai à Vancouver m'enfermer dans le confessionnal. Le lundi, je prenais le train, qui, en une heure et demie, me conduisait à mon supérieur, à la mission Sainte-Marie, si renommée pour son bon esprit traditionnel, esprit tout de famille, esprit de l'O. M. I. Je fus tout heureux de revoir mes Frères, le R. P. Supérieur, P. CHIROUSE, le P. RICHARD, le P. DOMMEAU, et le P. PICOTTE, nouvelle recrue, récemment arrivée du beau Canada, ainsi que les FF. MANSFIELD, CUNNINGHAM et COLLINS. Quelques jours avant mon arrivée, ils avaient tué un bœuf pour l'entretien de nos soixante-treize enfants et de tout le personnel de la maison. Dans quinze jours, je pars pour un autre district, Port-Douglas et

Lillooët. J'espère revenir dans la première semaine de décembre; à la Noël, j'irai passer trois semaines chez mes Sychelles. Veuillez prier pour tous mes sauvages, mon bien-aimé et révérend Père, pour mes pauvres Douglas, et aussi pour les meilleurs de mes paroissiens, car ils sont fils d'Adam et d'Eve comme les autres et ont encore bien quelques défauts à déraciner. Veuillez aussi prier pour l'un de vos enfants qui s'efforce de mettre en pratique les conseils que vous lui avez donnés dans le temps à Liège.

F.-M. THOMAS, O. M. I.

VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

MISSION DU LAC SAINTE-ANNE.

LETTRE DU R. P. LIZÉE AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Lac Sainte-Anne, 2 août 1896.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Bien rarement il est paru quelque chose dans nos annales sur la Mission du lac Sainte-Anne, la première cependant établie dans le Nord-Ouest canadien, depuis maintenant cinquante-deux ans. Quand ce ne serait qu'à son titre d'aînesse, il me semble qu'elle mériterait quelque mention honorable, sinon à cause de son importance actuelle, du moins afin de raviver les souvenirs anciens qui se rattachent à son histoire par l'héroïque dévouement de ses premiers desservants. On lirait avec intérêt, je pense, son histoire complète depuis sa fondation. L'année dernière, le R. P. LACOMBE, qui a vu les commencements de cette antique Mission, manifestait ce désir et, à cet effet, me priait de tâcher de recueillir tout ce que je pourrais trouver sur l'histoire de cette Mission.